

## Pourquoi dit-on (en Gironde) ?

L'étymologie surprenante de 25 lieux et produits  
emblématiques de la Gironde



# Pourquoi dit-on...

L'étymologie surprenante  
de 25 lieux et produits  
emblématiques de la Gironde

*par Catherine Darfay*

*Journal « Sud Ouest »*

## *Avant-propos*

---

Mais au fait, pourquoi dit-on... ? Cette question, les touristes et vacanciers de passage en Gironde la posent fréquemment. A leurs amis. Aux commerçants. Aux riverains. Et même aux journalistes de Sud Ouest. Mais sont-ils certains pour autant d'obtenir la bonne réponse à leurs interrogations?

Que l'on soit natif d'ici ou pas, l'étymologie des lieux ou des objets du cru réserve parfois des surprises. Lilet ou Lillet ? Pilat ou Pyla ? Cannelé ou cannelé ? Et pourquoi les cabanes du Bassin d'Arcachon sont-elles "tchanquées"? La grotte de Pair Non Pair doit-elle son nom à un amateur de casino?

Rassemblant des chroniques parues trois étés durant dans le journal Sud Ouest, ce petit livre numérique définit l'origine – pas toujours très scientifique ! – des mots bien de chez nous. Beaucoup d'autres manquent encore à l'appel, n'hésitez pas à nous les réclamer !

# *Table des matières*

1 - Le canelé

2 - Le Grand-Crohot

3 - La Teste-de-Buch

4 - La pigne

5 - La jetée Bélisaire

6 - Soulac-sur-Mer

7 - Macau

8 - Le Verdon

9 - Blaye

10 - Le carrelet

11 - Le phare de Cordouan

12 - L'Amélie

13 - Le chai

14 - Le Cap-Ferret

15 - Le Moutchic

16 - La pinasse

17 - Le Canon

18 - Le Lapin Blanc

19 - Les cabanes tchanquées

20 - Le Mimbeau

21 - Lillet ou Lilet

22 - Pair Non Pair

23 - Le Truc-Vert

24 - Pilat et Pyla

25 - Chasse-Spleen

# *Le canelé*

Une légende tenace attribue aux religieuses de l'Annonciade, à Bordeaux, la maternité de ces petits gâteaux mous dedans, durs dehors. La vérité est sans doute moins chrétienne. D'une part parce que les soeurs sont rarement mères. Surtout, on n'a retrouvé aucun moule lors du réaménagement du couvent, qui abrite aujourd'hui la Direction des affaires culturelles. Sans moule, évidemment, pas de gâteau, bien que celui-ci ne contienne aucun coquillage.

Pour retrouver l'origine de cette gourmandise, mieux vaut chercher du côté des « canauliers », qui fabriquaient à base de farine et de jaunes d'oeufs un petit pain de dessert tellement apprécié, au XVIIe siècle, que la « canaule » avait sa corporation dûment enregistrée au parlement de Bordeaux. De la canaule issue du Limousin aux cannelures de la fameuse pâtisserie d'aujourd'hui, il y a évidemment quelques siècles d'histoire et plusieurs tonnes de farine, mais la ressemblance des termes impose le rapprochement. C'est ce qu'ont dû penser les pâtissiers futés qui ont relancé le canelé à la fin du XIXe. Avec un succès certain qui doit tout au tour de main au moment de mélanger les ingrédients et à un moule dorique peu fréquent dans les salons de thé.

Précisons que le moule en cuivre n'est pas seulement décoratif : il garantit l'aspect caramélisé à l'extérieur, fondant à l'intérieur, sans quoi, dorique ou pas, le canelé

---

s'écrase lamentablement avec un bruit spongieux. Enfin, si l'histoire de la chose est incertaine, son orthographe l'est davantage : le canelé s'écrit avec deux « n » quand on le mange en dehors de la Gironde, avec un seul « n » à Bordeaux, pour bien distinguer le faux du vrai. Dans tous les cas, on déguste avec les doigts, qu'on lèche après.

# *Le Grand-Crohot*

Voici une plage océane dont les origines semblent renvoyer à des temps troglodytiques, pourtant nul mammouth n'a jamais foulé le sable du Cap-Ferret et notre ancêtre des cavernes s'y fût trouvé fort dépourvu sans son pique-nique favori. De plus, la configuration des lieux, et l'accès sportif à la plage par la forêt puis un chemin de caillebotis, interdisent définitivement l'expression « Voici le Crohot, magnons ! »

De toute façon, les surfeurs, nombreux aujourd'hui sur ce spot voisin du Truc-Vert, n'ont rien à voir avec les premiers hommes. Comme il n'y a toujours pas de mammouth à l'horizon et qu'on n'a jamais su non plus que les requins aient bouloché surfeurs et baigneurs par légions entières, le nom de la plage ne renvoie pas non plus à des crocs pointus.

Plus gasconnement, le « crohot » désigne un creux que fait la côte. À l'ombre du « grand », le « petit creux » abrite les culs-nus du secteur en dépit de ce que proclame l'anatomie. Ultime précision : « crohot » se prononce en aspirant le « h » et en marquant légèrement le « t ». Ce qui autorise d'autant moins à appeler « crohotins » ses habitants qu'il n'y a jamais eu d'habitants céans, on se tue à vous le répéter.



## *La Teste-de-Buch*

La question de La Teste est de celles qu'on évacue en premier. Chacun sait bien que le mot « tête » est sorti tout casqué de son grand frère « teste ». L'histoire retient d'ailleurs que La Teste était là d'abord puisque c'est en se séparant de cette commune par décret impérial qu'Arcachon est née il y a 150 ans. Mais « Buch » là-dedans ? Même si de hardis Gascons l'orthographient « bush », disons tout de suite que l'appellation n'a rien à voir avec une célèbre famille américaine ni avec le bois des flambées d'hiver, encore que la prononciation « buc » préférée par certains garantisse le crépitement dans la cheminée. Buch vient du nom « Boïens » ou « Boïates », qui désignait, au temps des Gaulois, le peuple installé sur le bassin d'Arcachon.

Le mot latino-gascon a pris racine du nord au sud du Bassin, puisque d'anciens documents évoquent « Le Porge en Buch » ou « La Mothe en Buch » et autres joyusetés propices à la contrepèterie. Si seule La Teste a gardé l'appellation d'origine, le « Pays de Buch » désigne quant à lui tout le territoire qui s'étend des Landes du Médoc au Pays de Born. Il a aujourd'hui fait place au Pays du bassin d'Arcachon « et du val de l'Eyre. À l'époque, le changement de nom a fait tout un foin, ce qui nous éloigne de la bûche.

# *La pigne*

On veut bien reconnaître au mot pigne des origines plus provençales que girondines, puisque le dictionnaire le dit et que la botanique le confirme. Le fait est que la pigne descend directement du pin pignon, ou pin parasol, ou encore pinus pinea en latin, qui pousse en Provence et sur tout le pourtour méditerranéen depuis avant le latin. Lequel parasol a, comme son nom l'indique, l'avantage de fournir de l'ombre à la sieste sauf quand la pigne, précisément, dégringole sur le dos du dormeur avec un bruit de réveille-matin.

La pigne s'est acclimatée sous les cieux du vocabulaire girondin mais son arbre, pas trop. C'est en effet le pin maritime, pinus pinaster en latin, qui pousse le mieux chez nous, de la forêt des Landes au Médoc. L'espèce est fréquente puisqu'elle couvre 10 % de la forêt française mais nul n'a pu déterminer avec précision combien ça faisait en tonnes de pignes pour alimenter les flambées d'hiver. En tout cas, vérifier la différence est aisé, même pour les gens des villes : si l'ombre est peu propice, c'est un pin maritime. S'il sent la résine aussi. Et sa pigne est plus fermée et plus sombre que celle du « cousin méditerranéen, ce qui ne fait pas forcément moins mal quand on la prend sur le dos.

---

Bien qu'ils soient tous cousins en vertu d'un arbre généalogique plutôt touffu, ne faut pas confondre non plus *pinus pinea* et *pinus pinaster* avec leur grand frère *pinus sylvestris* fréquent dans les montagnes et dans le Nord de la France. Cette vieille branche n'a de toute façon pas de pigne mais une pomme de pin, ce qui est rédhibitoire quand on essaie de la croquer.

# *La jetée Bélisaire*

Les vacanciers qui débarquent des navettes entre Arcachon et Le Cap-Ferret ne savent pas sur qui ils mettent la tong. Et pour cause. Bélisaire, qui a donné son nom à la jetée, est un mystère. Les statistiques de l'état civil, toutes régions confondues, attribuent le prénom à trois bébés depuis 1900.

L'histoire ancienne nous apprend que Bélisaire, premier du nom, était un général romain qui cavalait partout pour combattre les Perses, les Goths et autres peuplades menaçant l'empire. Ses victoires furent innombrables mais tant de réussite ne lui porta pas bonheur à l'heure de déposer le glaive. Il fut accusé de trahison, disgracié par l'empereur Justinien et dut même, les yeux crevés, mendier sa vie. Où l'on voit qu'on est assez loin des congés payés.

Le XVIIIe a fait des livres et des opéras entiers de cette funeste aventure pour faire pleurer Margot sur l'éternelle ingratitude des puissants. Ce qui n'explique toujours pas comment ce Rambo made in Rome a abouti au Ferret, surtout s'il n'y voyait plus assez pour piloter le bateau.

Il faut donc croire à l'existence d'un Bélisaire originaire du Bassin. Ce que confirme l'histoire locale, qui attribue ce surnom à un certain Barthélemy Daney,

---

un des pionniers de l'aménagement du Ferret, venu de Gujan. On lui doit tout un quartier proche du débarcadère. Au XIXe, c'est d'Arcachon que vinrent en effet les premiers investisseurs. Comme ils avaient des moeurs pacifiques, personne ne leur creva les yeux.

# *Soulac-sur-Mer*

Que les choses soient claires : il n'y a pas de lac à Soulac. Si la commune a pris soin de s'appeler Soulac-sur-Mer, c'est précisément pour éviter la confusion. La première syllabe de « Soulac » ne renvoie pas davantage à la soul-music, bien que l'Amérique soit juste en face en nageant bien, et bien que la station ait assurément une âme, qui tient à ses élégantes villa 1900 et peut-être au souvenir des pèlerins de Saint-Jacques. C'est en effet ici que commençait le chemin du littoral emprunté par les Anglais et les Saintongeais.

Le plus étonnant, dans l'étymologie de Soulac, c'est qu'on n'y trouve nulle trace de Véronique. Du moins à l'oeil nu. Pourtant, la sainte a bien échoué là en revenant de terre sainte. Dans ses bagages elle transportait paraît-il une petite fiole contenant la dernière goutte de lait de la Vierge Marie. D'où Soulac, qui viendrait de « solum lac », « une seule goutte » en latin de cuisine.

L'explication est un peu tirée par les cheveux, ce qui est logique puisque Véronique, bien approvisionnée en reliques, détenait également une mèche de Marie. En tout cas, la légende était tellement vivace que c'est en l'honneur de la sainte que les pèlerins se rassemblaient sur la plage. Et même au Moyen Age, ils savaient bien qu'on ne trouve pas de coquilles Saint-Jacques dans les lacs.

# *Macau*

Qu'on n'ait jamais retrouvé d'adeptes du tapis vert entre deux rangs de vigne ne signifie pas que toute confusion entre Macau en Médoc et Macao en Chine doive être écartée. Les deux mots, le premier en gascon, le second en portugais, se prononcent à peu près pareil, en détachant les dernières voyelles. Les Portugais écrivent même « Macao » comme « Macau ».

Bien que les deux villes soient en bord d'estuaire le petit port médocain où l'on déguste des crevettes avec les doigts n'a rien à voir avec l'enfer du jeu où l'on mange les raviolis à la baguette. Que l'on sache, le Médoc n'a jamais été colonisé par les Portugais ni par les Chinois. En revanche, les Romains ne se sont pas privés de débarquer et c'est probablement du côté du latin qu'il faut rechercher l'étymologie de Macau.

Celle-ci n'augure rien de bon : « malus cavus » signifie « mauvaise cave » et, par extension, « mauvais endroit ». Autre origine possible, « macallus » ne vaut pas mieux puisque le terme désigne une fosse, endroit généralement mal fréquenté. Les habitants y ont gagné le nom de « Macaudais », à ne pas confondre avec les « Macanais » du bout du monde qui, eux, n'ont pas de vignes à contempler en sortant du casino.

# *Le Verdon*

Même sans atlas à portée sous le bras, vu que les serviettes de plage sont rarement ornées de cartes routières très précises, nous sommes en mesure d'affirmer que le Verdon ne doit rien aux gorges du même nom. Pour une raison simple : s'il y avait eu là une rivière encaissée se jetant dans la Durance, personne n'aurait éprouvé le besoin de bâtir le phare de Cordouan, qui n'aurait éclairé que les canoës des touristes pagayeurs.

Qui plus est, le Verdon provençal semble tenir son nom de sa couleur émeraude causée par des algues microscopiques. Or l'océan n'a point cette couleur, sans quoi, même Luc Besson ne l'aurait pas appelé « le grand bleu ». L'appellation complète de la commune, qui tient à son « sur mer » écarte définitivement l'hypothèse gorgesque. Selon une autre source étymologique, « verdon » désigne la corde que les bateliers portaient en bandoulière pour hâler les chalands. On veut bien, mais on n'a pas vu beaucoup de bateliers sur les plages aquitaines, sauf à croire que leash, qui permet de relier le surfeur à sa planche, et vice-versa, dériverait de cet accessoire, ce que personne n'a pu confirmer à ce jour.

Plus sérieusement, le très profitable dico en ligne Gasconha.com signale que « verdon » signifie selon les endroits requin ou... martin-pêcheur. Aucun panneau



---

n'invitant à prendre garde aux dents de la mer dans le secteur, on en déduit que l'oiseau est plus abondant dans nos contrées que le squalidé. Ce que vous confirmeront volontiers les chasseurs médocains s'ils ne sont pas partis canyonner dans les gorges.

# *Blaye*

Il va falloir arrêter de préciser aux touristes que le nom de la ville se prononce « bla-ye » et non « blai ». Parce qu'en ces temps de disparition annoncée des plaques minéralogiques, comment, sinon à l'accent, reconnaîtra-t-on les parigots-tête de veau ? Cela dit le moyen mnémotechnique pour éviter la gaffe est simple : Blaye rime avec muraille ou avec bataille. Classement au patrimoine de l'humanité oblige, c'est quand même plus chic que « blai » comme remblai ou comme balai.

Cela dit, Vauban n'a rien inventé. Le nom même de la ville sent la poudre. Il s'agit en effet d'une déformation de « belli via », la voie de la guerre, devenue « blavia » sous la plume du poète Ausone qui devait avoir besoin du raccourci pour retomber sur ses pieds. Ses écrits attestent en tout cas d'une garnison sur place au IV<sup>e</sup> siècle. Ce qui prouve que les Romains n'étaient pas fous, puisqu'ils avaient repéré l'importance stratégique du verrou de l'estuaire, contrairement à Astérix. Lequel n'est jamais passé par Blaye. Sans quoi il eût troqué sa potion magique pour un verre de premières côtes.

Comment, de déformations en déformations, Blavia est devenue Blaia puis Blaye ne regarde pas Goscinny mais démontre une chose : même si leurs chars se dispensaient de plaques minéralogiques, les Romains étaient les Parigots tête de veau de l'époque.

# *Le carrelet*

Que les choses soient claires. Il n'y a dans ces petites cabanes du bord de l'estuaire ni salle de bains ni cuisine carrelées. La plomberie y est extrêmement sommaire, ce qui n'est pas grave vu que l'eau coule en bas et que le reste est dans la glacière en attendant l'heure de l'apéro.

Au reste, le carrelet ne désigne pas au départ l'abri planté sur la rive et qui fait si joli sur les cartes postales mais le filet qu'on y utilise, un filet carré, précisément, tendu sur une armature et descendu dans l'eau à l'aide d'un treuil. En science du vocabulaire, cette façon de nommer le contenant par le contenu s'appelle métonymie, ce qui fait une belle jambe aux pêcheurs en cuissardes mais n'en appelle pas moins quelques commentaires. Car, qu'il s'agisse de métonymie ou d'homonymie, le carrelet ne sert pas qu'à attraper les poissons de même nom. Lesquels sont ronds comme tous les petits pois sont, le surgelé pané ayant été inventé bien après.

Loin des grandes surfaces, on ne pêche pas n'importe quoi sur les bords de la Garonne. D'autant moins que la pêche au carrelet est désormais très réglementée, les pontons étant construits sur le domaine maritime, soumis aux courants et aux tempêtes qui plus est. D'où, parfois, pour échapper à la paperasse, des constructions plus sommaires sur les quais des petits ports, qu'on sait d'autant

---

moins nommer qu'on y pêche avec des filets plus petits et parfois ronds, les balances. Le principe restant de troubler l'eau pour piéger les poissons qui se trouvent entre le filet et la surface, l'important demeure que la glacière soit bien remplie à l'heure de l'apéro.

# *Le phare de Cordouan*

Cordouan revient de loin. Non pas le phare lui-même, évidemment, qui campe fièrement à l'entrée de l'estuaire depuis le XVI<sup>e</sup> siècle, indifférent aux migrations estivales et même aux grandes marées. Bien que le far soit essentiellement breton, et le phare aussi pour cause de côtes abondantes, la tour bâtie par Louis de Foix a été précédée par un premier bâtiment érigé au XIV<sup>e</sup> siècle sur les ordres du Prince Noir, sans qu'on sache si lui-même a mis la main au moellon. Mais le nom pose un double problème d'histoire et de géographie. On vous prévient, c'est aussi ardu que de monter tout en haut du phare.

La seule étymologie possible pour « Cordouan » viendrait de « Cordoue », ville andalouse plus réputée pour sa mosquée et ses orangers que pour son port de pêche. Reste à savoir quand et comment les Cordouan ont débarqué dans le Médoc et par où ils sont passés, surtout s'ils sont arrivés en barque. Sans froisser les Médocains, on voit mal pourquoi ils auraient quitté les jardins de l'Alcazar pour les rangs de vignes, d'autant qu'en l'occurrence ils n'ont pas précisément atterri du côté de Margaux mais en pleine mer.

Pour approcher d'un peu plus près la vérité historique, précisons que Cordoue a été une des villes où ont cohabité avec bonheur catholiques, juifs et musulmans au Moyen Âge, mais que ça s'est nettement moins bien passé à Poitiers en 732,

---

quand Charles Martel arrêta les Sarrasins. On en déduit que lesdits Sarrasins ne « se sont pas tous repliés en bon ordre et que certains se sont arrêtés sur la presqu'île d'Arvert sur le chemin du retour. C'est ainsi que La Palmyre, de l'autre côté de l'estuaire, ferait écho à l'ancienne Palmyre syrienne....

On veut bien, mais, dans l'histoire, que sont devenus les orangers ?

## 12 - Pourquoi dit-on

---

# *L'Amélie*

Pourquoi Amélie ? Pourquoi une plage qui s'appelle comme ma tante ? Pourquoi pas Alexandra, Audrey ou Anastasie ? D'abord, si toutes les plages avaient des noms de fille, ça se saurait. Le calendrier et toutes ses saintes patronnes n'y suffiraient pas. Et puis, imaginez le bazar que ce serait. Les vacanciers ne sauraient plus à quel saint se vouer pour choisir leur destination. Il leur faudrait un calendrier en guise de carte routière, les migrations estivales en seraient tourneboulées. A moins de mettre un peu d'ordre là-dedans, en imposant par exemple aux baigneuses de ne fréquenter que les plages à leur nom, ce qui fait que l'Amélie serait remplie tandis qu'il n'y aurait pas grand monde à Cunégonde. Et on ne sait pas ce qu'on ferait des garçons, qui ne sont pas indispensables, certes, mais qui peuvent parfois porter le parasol. Ou alors il faudrait respecter l'ordre alphabétique, le long du littoral, dans le sens des aiguilles d'une montre. Notre Amélie médocaine se trouverait talonnée par une obscure Antoinette, Zoé et sa copine Zulma se retrouvant sur le Bassin au milieu des parcs z'à huîtres.

Cela dit , il est temps d'avouer que l'Amélie de Soulac, sa plage, sa dune que le vent décoiffe, sa forêt et son camping, ne doivent rien à une fille. Pas plus à Mademoiselle Poulin qu'à Mademoiselle Nothomb. L'appellation viendrait d'un bateau échoué là, au sud de Soulac, il y a tellement longtemps que personne ne

---

s'en souvient vraiment. Ce qui expliquerait le « l' » qui précède le prénom, les bateaux ayant droit à l'article défini, contrairement à ma tante, qui préfère le possessif. Le seul hic dans l'histoire, c'est qu'on ne sait pas si la femme du capitaine s'appelait Amélie aussi.



# *Le chai*

Le chai est voisin du quai, c'est une évidence. D'une part parce que le vin de Bordeaux doit sa fortune, dès le Moyen Age, à la Garonne qui permettait le transport des barriques embarquées sur les quais bordelais après être passées dans les chais des Chartrons. Mais aussi parce que les deux mots ont la même origine, « caio », rare exemple d'étymologie gauloise ayant survécu à l'invasion latine. A noter que les Gaulois nous ont également donné « gobelet » et « tonneau », ce qui tendrait à prouver qu'Astérix et ses copains ne banquetaient pas qu'à la fin de la BD. Toujours est-il que c'est entre la Saintonge et Bayonne que le « caio », désignant un magasin où étaient entreposées les marchandises, a fini par signifier non seulement l'endroit où sont « encarrassées » (entassées) les barriques, mais encore le lieu où est élevé le vin, pièce maîtresse et secrète du processus de vinification.

D'audacieux linguistes pointent le fait que chai est le nom d'un dieu égyptien à tête de serpent, ce qui n'a aucun rapport vu que ce ne sont pas les Égyptiens qui ont battu les Gaulois à Alésia.

Le mot désigne aussi le thé en Inde, au Tibet et dans d'autres pays d'Asie où il est servi à table. Certes, il convient alors de prononcer « tchaaï », tout en recrachant

---

discrètement le beurre de yack qui fait éventuellement office de lait dans l'exotique mixture. Mais les hédonistes savent bien qu'entre le vin et le thé il y a plus d'un point commun : dans un cas comme dans l'autre, on parle d'arômes, de grands crus et d'origines contrôlées. Ces Gaulois n'étaient pas fous.

# *Le Cap-Ferret*

Bon, un cap, on voit bien. Sur une carte, ça s'avance sur la mer, l'Atlantique dans le dos, le Bassin sur le ventre, à moins que ce ne soit l'inverse. Mais Ferret ?

Comme ceux de la reine dans « les Trois Mousquetaires » ? Sans doute pas, Anne d'Autriche n'est jamais passée dans le coin, pas même dans les 44 hectares, d'Artagnan non plus et Athos pas davantage, dont les amoureux de Dumas n'ont pas oublié qu'il était comte de la Fère, ce qui n'est pas si éloigné du nom qui nous occupe aujourd'hui, mais ce n'est pas raisonnable.

Et « ferret » comme le poisson qu'on ferre ? Bof, on ne mord pas. Un étymologiste du XIXe, helléniste distingué à l'imagination dopée par les esprits du grec ancien, voulait voir dans « Ferret » les traces de « phéré ! », encouragement lancé depuis la côte aux rameurs grecs qui s'élançaient vers l'océan. Pour un peu, Ulysse, ses ruses et ses sirènes auraient été du voyage. Un peu osé, mais notre philologue y croyait dur comme fer.

A propos de fer, justement... Il s'avère que le « cap herré » gascon est à rapprocher de l'espagnol « hierro » (fer), le « h » espagnol équivalant à un « f » français, comme dans « four » ou « horno ». Ne nous éparpillons pas, le vent s'en chargera : le cap du fer désignait donc le grès ferrugineux qu'on trouvait alors au bout du

---

bout de la pointe et que le sable a depuis recouvert. C'est un peu prosaïque, certes, mais tant que ce n'est pas l'eau qui est ferrugineuse... Et puis, il y a pire : le cap s'appelait aussi autrefois « Charchascion ». Et là, c'est sûr : ni Ulysse ni d'Artagnan n'étaient dans le coup.

# *Le Moutchic*

C'est un nom que les visiteurs prononcent dans un demi-sourire, l'air de se dire que ces indigènes ont vraiment des appellations bizarres : à Lacanau, le Moutchic signale ouvertement ses origines gasconnes. Un étymologiste ayant mis sa science en horaires d'été y verrait volontiers une dérivation de « moustique », au prétexte que les lacs attirent les insectes piqueurs. Arrêtez la moutchic et mettons les choses au point : d'abord, le Moutchic n'est que le nom d'une plage, pas celui du lac, qui ne s'appelle pas lac pour la bonne raison qu'il s'agit d'un étang. Ensuite les lacs, ou les étangs, ne sont envahis par les moustiques que quand on a eu la flemme de mettre de la citronnelle ou qu'on trouve que ça pue trop sous le bronzage.

Surtout, le Moutchic ne doit pas son nom au moustique, pas plus qu'à sa copine la mouche sur laquelle, soit dit en passant, la citronnelle n'a aucun effet. Le très sérieux « Origines des noms de villes et de villages » (Ed. Bordessoules) dédié à la Gironde nous apprend que Moutchic viendrait de « Mouster », lui-même descendu en ligne pas très droite de « Moutier ». Lequel terme désigne en ancien français un monastère ou une abbaye d'importance. Comme dans Noirmoutier, vous avez gagné !

De « Moutier » à « Moutchic », la déformation est un peu sinieuse, certes, beaucoup plus que la route entre la Vendée et le lac. Mais c'est ainsi que la langue

---

est vivante. Quant à l'abbaye, qui serait devenue étang au fil des ans, on s'interroge encore, personne n'ayant à ce jour retrouvé d'habits sacerdotaux sous le sable, entre seau et pédalo. Précisons toutefois que « moutier » pouvait aussi désigner une simple église paroissiale, construite pour les villageois peu à peu installés autour des grandes abbayes. Ce qui paraît à la fois plus modeste et plus conforme à l'histoire locale, le suffixe « chic » étant plutôt un diminutif. N'oubliez quand même pas la citronnelle.

# *La pinasse*

J'en vois qui tordent déjà le nez, redoutant les dérapages vers des jeux de mots incontrôlés. Or, malgré les apparences, la pinasse a des origines parfaitement nobles.

S'il désigne aujourd'hui une embarcation en bois typique du bassin d'Arcachon, le terme était autrefois bien plus international, les anglais disant « pinace » pour des caravelles tandis que les Vikings pêchaient la baleine à bord de « pinazas », que les Espagnols se servaient du même mot « pinaza » pour leurs barques en pin et que les Bretons appelaient parfois « pinasses » leurs chalutiers. Tout cela fait un peu bataille navale, on vous l'accorde, surtout avec une baleine échouée au milieu des bancs d'huîtres en guise de dégâts collatéraux, mais les bateaux sont ainsi faits qu'ils n'ont pas de frontières, sinon ils resteraient dans les baignoires.

Quant à l'étymologie du mot, elle est un peu tempétueuse aussi, les uns la faisant remonter au brave pin dont sont faites les pinasses quand d'autres préfèrent la « pinax » (planche) latine et que les plus audacieux, ou les plus lettrés, se souviennent qu'en grec « naus » désigne un navire, encore qu'il ne soit aucunement prouvé qu'Ulysse ait fait un crochet par Arcachon durant son Odyssée.

---

Toujours est-il que, par un de ces renversements dont l'histoire est friande et qui valent toujours mieux qu'un démâtage, les pinasses utilisées par les ostréiculteurs et les pêcheurs sont devenues des embarcations de plaisance fort prisées pourvu qu'elles restent à voiles ou à rames plutôt qu'à moteur. Il est désormais rare qu'elles embarquent des baleines.



# *Le Canon*

Cabanes colorées et jetée de bois fréquentée par les pêcheurs à la ligne avec vue sur l'île aux Oiseaux, le village du Canon, sur la presqu'île de Lège-Cap-Ferret, n'a rien de particulièrement guerrier. Et ses habitant(e)s, soit dit sans les offenser, ne sont pas plus « canon » que sur le reste du littoral. Pas plus qu'ils n'y boivent des « canons » moins raisonnablement qu'ailleurs. Alors, pourquoi un nom pareil, alors que les autres villages de la presqu'île en affichent de plus paisibles, voire de plus coquets, L'Herbe, Les Jacquets ou Piraillan, qui vient du gascon « pit raihan » (oiseau bavard) ?

La réponse se trouve sur la jetée, précisément, face à l'ancienne mairie : un canon de marine, un vrai ! L'histoire locale nous apprend que, La Teste étant devenu au XVII<sup>e</sup> siècle un important port de commerce, c'est Louis XIV qui fit installer des canons sur les rives du Bassin pour le protéger des navires hollandais et anglais qui, comme chacun sait, écumaient les mers d'Europe et n'étaient guère disposés à se faire coiffer sur la digue par les pinasses arcachonnaises. La Révolution ajouta d'autres canons à la batterie du Roi-Soleil, toujours pour se défendre des Anglais, qu'on continuait à croire perfides. Et c'est ainsi que le Bassin fut armé jusqu'aux dents, ou plutôt jusqu'à la pointe.

---

Depuis, beaucoup ont été engloutis, désarmés, désossés, fondus. Il en dort encore probablement sous les mers, au milieu des tubas et des hippocampes. L'histoire ne dit pas pourquoi Le Canon a gardé le sien, retrouvé sur le sable, et que les enfants chevauchent aujourd'hui au retour de la plage. L'antique bouche de fer accueille sans les effrayer les touristes débarqués par les navettes de l'Union des bateliers. Ils ne se sentent pas boulets du tout.

# *Le Lapin Blanc*

Mais il est où, ce lapin ? Bien planqué sur la carte, à l'est de la pointe de l'Aiguillon, au sud-est d'Arcachon. Et parfois même caché par la marée, puisqu'il s'agit d'un territoire mi-terre mi-océan, mi-île mi-continent, que n'a pas encore grignoté l'exploitation touristique. Sauvage en tout cas. Ce qui expliquerait la dénomination « lapin blanc », encore que les garennes qu'on y croise parfois dans les hautes herbes ne soient pas fatalement albinos. De toute façon, pas plus que les nombreux bistrots et restos, qui portaient autrefois l'enseigne du « lapin agile », n'étaient assidûment fréquentés par des animaux aux longues oreilles, sinon sous forme de civet, le petit port ne doit son nom à la cuniculture. Les animaux du cru sont surtout des oiseaux, mouettes, hérons ou hirondelles.

En vérité, blanc ou pas, le « lapin » de l'Aiguillon en pose un sérieux à l'étymologie. Car il semblerait que ce nom soit en fait la déformation de « sapin blanc ». Ce qui est autrement exotique sur le Bassin. Car de sapins il n'y a point, et encore moins enneigés. S'il y avait eu là, fût-ce avant le réchauffement climatique, pentes skiabiles et chalets blottis sous les frimas, ça se saurait. On en aurait fait des cartes postales, vendues en tourniquet entre deux cabanes d'ostréiculteurs. Il faut donc croire que les sapins blancs ont été plantés par quelqu'un, qu'on imagine pourtant mal transbahuter des arbres poudrés de blanc

---

à pied ou à vélo, puisque le lieu n'est pas accessible en voiture, encore moins en camion. Les soupçons se portent sur un Père Noël égaré et pour tout dire confus au point de s'emmêler les mitaines entre sapins et lapins. Le fait est qu'un site pareil, sauvage et calme à la fois à quelques pas des plages bondées, c'est un vrai cadeau.

# *Les cabanes tchanquées*

D'abord, ces cabanes perchées sur l'Île aux Oiseaux ne sauraient abriter que de richissimes Robinson. De toute façon, on ne se souvient pas que le héros de Daniel Defoe ait fait naufrage dans le Bassin, sinon, il aurait mangé des huîtres et non des tortues crues et n'aurait pas connu Vendredi vu que celui-ci descendait l'Orénoque.

Aujourd'hui, le paysage de carte postale, le chant persistant des oiseaux innombrables, l'aspect chic du bois repeint, la solitude assurée malgré l'abondance des touristes qui se pressent à marée basse pour immortaliser cette feinte précarité, font des îliens des privilégiés. Si on persiste à appeler cabanes leurs maisons – dont une est appelée à servir de musée naturel du Bassin – c'est en mémoire de celles qui abritaient autrefois les ostréiculteurs surveillant leurs parcs blottis au sud de l'île. Mais tchanquées, elles le sont assurément.

Le terme « tchanque » que l'on prononce « tianque » désigne les échasses des bergers landais, eux-mêmes appelés « tchancayres ». Même s'il est peu probable que ces derniers soient venus élever des huîtres en plus de leurs moutons, les cabanes ont comme eux de longues jambes qui les empêchent de s'envaser et résistent aux marées. Ailleurs, on dit « pilotis » mais c'est moins joli et plus banal.

---

Dans « tchanqué », en effet, il y a « planqué » qui sommeille. Les touristes font parfois la confusion. Ils sont bien excusables, rêvant de voir derrière les volets clos quel improbable Vendredi habite ce paradis d'enfant devenu grand.

# *Le Mimbeau*

Une longue langue de sable blanc à l'aplomb du phare du Cap-Ferret et formant avec la côte intérieure de la pointe une lagune bordée de villas de rêve...

C'est le Mimbeau, effectivement bien beau. On y rôtit sans se poser de questions. Il y aurait pourtant de quoi.

Le profitable « Dictionnaire du bassin d'Arcachon » (Editions « Sud Ouest ») nous apprend que la plage tient son nom d'un marin testerin péri en mer en janvier 1831. L'homme avait installé là une cabane ostréicole pour raccourcir le trajet jusqu'à la pleine mer. Certes, certes. Cette origine si précisément datée ne nous dit pourtant pas pourquoi « Mimbeau » se dit et s'écrit parfois « Mimbo », en une graphie qui ne doit rien à l'approximation flemmarde des SMS.

Il est vrai que « Mimbo » sonne comme une fête ou une danse quand « Mimbeau » a l'air plus laborieux. Surtout si l'on prononce « Mimbo » en faisant sonner le second « m » et en arrondissant bien le « o » final. Essayez : deux temps, une syncope, un air canaille et déhanché, mais oui c'est une samba brésilienne. Sauf que, renseignements pris, le terme « mimbo » désigne une ethnie du Cameroun et, dans leur langue, le vin de palme ou le fait de boire.

---

Du Cameroun au Brésil, on voit bien par où sont passés les grands vents de l'Histoire. Il serait cependant étonnant qu'ils aient soufflé tout net du Yaoundé au Ferret et du Ferret à Rio. On ne voit pas non plus pourquoi le dénommé Mimbeau aurait dansé la samba sur la plage à une époque où le bord de mer n'était fréquenté que par les travailleurs. Ni comment il aurait trouvé du vin de palme dans les bancs d'huîtres. Oui, je sais, rien qu'à imaginer, c'est vertigineux. Bon, allez, tout le monde à l'eau, on est au Mimbeau.



# *Lillet ou Lilet*

Un doute étreint le vacancier à l'heure de fourguer quelques souvenirs made in Gironde dans le coffre de sa voiture : Lillet rouge ou Lillet blanc ? En fait, la question ne se pose pas. D'abord parce que le Lillet le plus authentique, inventé en 1887, est à base de vin blanc agrémenté de liqueurs de fruits et d'écorce de quinquina. La version rouge, une jeunesse, n'a été créée qu'en 1962.

Ensuite parce que la vraie question, aussi préoccupante que « faut-il dormir avec la barbe sous ou sur le drap ? » ou « ouvre-t-on les cadeaux de Noël le 24 décembre ou le 25 ? », LA question, donc, reste de savoir si Lillet prend un ou deux « l ». Certes, les bouteilles sont claires, si l'on peut dire : Lillet s'écrit Lillet. Mais les plus anciens d'entre nous se souviennent formellement (avec deux « l ») d'avoir vu des affiches et des objets publicitaires vantant les mérites du Lilet, « tonique au vin blanc de la Gironde (qui) peut-être consommé par les personnes les plus délicates ». Il ne s'agit pas là d'une mémoire d'ivrogne. D'ailleurs, le Lillet ne fait pas mal à la tête, et si c'était le cas, on y verrait trois « l », ce qui serait encore plus compliqué.

La réponse se trouve à Podensac, où la vénérable maison est toujours installée. Ce sont bien les frères Lillet, Paul et Raymond pour être précis, qui ont fondé l'entreprise en 1872. Le succès de leur apéritif a été assuré par l'intuition qu'ils ont

---

eue de l'importance de la « réclame » sur plaques émaillées, pans de murs entiers, éventails et autres objets. Et c'est pour que la marque se voie mieux que le second « l » disparut. Malin (avec un seul « l ») ! Et parfois étrange : les deux graphies coexistent sur une affiche de 1904 pieusement conservée à Podensac. « Sans doute aussi craignaient-ils que leur nom soit mal prononcé », suppose Bruno Borie, l'actuel PDG de l'entreprise.

# *Pair Non Pair*

C'est, sur la commune de Prignac-et-Marcamps, une grotte ornée, la seule dans son genre dans le département de la Gironde, vieille de 30 000 ans. Son nom ne doit rien à une incertitude sur le nombre de chevaux, mammoths et bouquetins qu'elle recèle, encore que leur représentation strictement de profil, avec une patte par paire, puisse entretenir la confusion.

On ne sache pas non plus que la grotte ait servi de casino aux hommes de Cro-Magnon du pays de Bourg. En fait, la légende locale raconte que, à une époque aussi lointaine qu'indéterminée, le seigneur du lieu avait joué – et perdu... – son village d'un coup de dés, d'où le nom du lieu.

Tout faux. Claude Renard, un de nos lecteurs avisés, est allé lui-même fouiller dans les archives notariales du coin. Il en a appris de belles, déjà racontées dans un ancien numéro des « Cahiers de Vitrezais ». En particulier qu'un notaire de Tauriac avait en 1667 enregistré la vente d'un terrain, celui où se trouve la grotte, justement, et appelé « Penot père », du nom d'une famille dont l'origine s'est perdue. Les cartes de la fin du XVIIIe, elles, orthographient le lieu « Penotpair », d'où le glissement vers « Pair Non Pair » d'autant plus compréhensible qu'en gascon, on prononce « Penot » en faisant sonner le « t ». « L'erreur de transcription vient de ce que « père » en gascon se dit aussi « payre », estime Claude Renard.

---

Et voilà le mystère éclairci. Il n'en reste pas moins que c'est par hasard que, en 1881, un paysan de Bourg, découvrit la grotte en voulant dégager une vache dont la patte s'était coincée dans un trou. A ce jeu-là, il a gagné l'éternelle reconnaissance des amis des mammoths.

# *Le Truc-Vert*

Ce n'est pas parce qu'on s'étale sur le sable, avec une revue de mots croisés force 1 pour toute prétention intellectuelle qu'il faut se laisser aller. Ainsi, si vous choisissez le Truc-Vert, au Picquey, sur le Bassin, pour prendre l'air et le soleil, sachez que ça n'a rien à voir avec le machin bleu ou le bidule rose.

« Truc » n'est pas une négligence de vocabulaire, c'est un condensé de racines. Car le gascon, qui sait se tenir, nomme « truc », et parfois « tuc » sinon un sommet, du moins un monticule, une éminence, bref un truc, pardon, un lieu élevé qui rompt la monotonie de l'horizon. Le même gascon, qui aime bien exagérer, ose même un « Truc de la Truque », magnifique tautologie désignant, à La Teste, une dune isolée de la forêt usagère. Evidemment, à deux battements d'aile de mouette de la dune du Pilat (104 mètres), le Truc de la Truque (74 mètres) a un côté petits bras. Mais c'est ce qui donne toute son ironie à l'appellation. Car le gascon est volontiers farceur.

Mais cap au nord sur le Truc-Vert, donc, qui désigne à la fois une plage, un camping non loin et même la route qui longe la pointe du Ferret, la D 106 en l'occurrence. « Truc », on voit bien. Encore que l'endroit ne se signale pas particulièrement par son altitude. On signalera néanmoins que le « pic » de « Picquey » prétend également à l'éminence, ce qui redouble le relief de

---

l'appellation. Quant à l'adjectif « vert », les philologues se perdent en conjectures. Les touristes qui ne bronzent pas idiot auront toutefois remarqué que, avant d'accéder au blanc du sable fin et au bleu éclatant du Bassin, il leur faudra crapahuter quelques instants par le vert de la forêt. Peut-être une piste, mais rien n'est certain. De quoi passer deux jours sur l'énigme. Ça change des mots croisés.

# *Pilat et Pyla*

Les amoureux du bassin d'Arcachon l'ont appris en biberonnant leurs premières huîtres : il ne faut pas confondre Pilat avec un « t », qui désigne la dune, et Pyla avec un « y », aimable station testérine dont l'appellation est flanquée d'un « sur Mer », au cas où il y aurait un doute sur sa localisation. Et comment fait-on pour faire la différence ? Simple. On grimpe à l'assaut de la plus-grande-dune d'Europe et là, tout en haut, on pile net, sans « y », le souffle coupé par la beauté silencieuse du paysage blond et bleu des passes, du banc d'Arguin, de la forêt et du Ferret. C'est déjà bien; il faut creuser. Pas la dune, c'est interdit, l'étymologie, où l'on apprend que Pilat avec un « t » (et parfois deux « l », mais ne compliquons pas) désigne en gascon un tas, en l'occurrence un tas de sable (et quel tas : 104 mètres de haut, 500 mètres de large, amassé naturellement par les mouvements des bancs et des vents). Voilà qui est clair.

Et que vient faire le « y » de Pyla-sur-Mer, là-dedans ? Un coup des Parisiens. La station a été fondée dans les années 20 par Daniel Meller et Louis Gaume (ni « t » ni « y » dans leurs noms, tiens, tiens), au lieu dit Pila, qui avait apparemment perdu son « t » gascon en redescendant de la dune. Puisqu'il s'agissait d'offrir des villégiatures aux Parisiens en désengorgeant Arcachon, et de garantir une clientèle triée sur le volet, on troqua le « i » pour un y en référence au terme grec pyla,

---

lequel désigne les portes, comme dans le défilé des thermopiles (ce n'est pas sur le Bassin, c'est en Grèce). Le fait est qu'on est là aux portes du Bassin. Où l'on voit que l'« y » se propose d'ajouter la culture à la nature, le chic parisien aux origines villageoises. C'est toute la fortune du Bassin, entre site naturel et boom touristique, que résume ainsi l'étymologie. Qu'on ne vous y prenne plus à tout mélanger.



# *Chasse-Spleen*

Ce n'est plus un nom c'est un slogan : chasse-spleen, cru bourgeois exceptionnel de Moulis-en-Médoc, est l'un des rares vins à annoncer la couleur, quand d'autres, y compris les plus prestigieux, se contentent d'un nom de lieu élevé au rang d'étiquette. Chasse-spleen, donc, comme une promesse de gaieté dans les arômes de cassis et de chocolat. Qui plus est, l'ellipse est élégante et sent son poète. Justement, la légende prête à au moins deux d'entre eux la paternité du nom.

Lord Byron d'abord qui, au début du XIXe, trouva dans un de ses premiers voyages, en France et en Espagne, de quoi oublier le sombre ennui des brumes londoniennes. Un crochet par Moulis-en-Médoc pour goûter le vin et le baptiser ? Le Médoc était sur sa route, l'homme aimait l'aventure et les chemins détournés, mais rien, dans sa biographie officielle, n'atteste la trouvaille.

Exit Byron, de toute façon trop sulfureux et qui préférait le brandy; voici Baudelaire. Le poète des « Fleurs du mal » a longtemps tenu la corde comme inventeur du nom du cru. Normal. L'exportateur de la notion de spleen en France, c'est lui. Quelques-uns des textes les plus inspirés sur le vin, c'est lui aussi (souvenez-vous de « Un soir, l'âme du vin chantait dans les bouteilles ») qui dressa même une audacieuse étude comparée entre le vin et le haschich, au profit du premier. Malheureusement, la présence de Baudelaire à Moulis-en-Médoc n'est pas

---

davantage attestée que celle de Byron. Mais celle d'Odilon Redon, si ! En 1857, le jeune peintre bordelais venait de lire « les Fleurs du mal ». Coup de foudre, inspiration, volonté d'illustrer Spleen et idéal. Or, Odilon Redon a passé sa jeunesse dans le château familial de Peyrebarde, à Listrac-Médoc. Pas très loin de Moulis-en-Médoc. La visite était vraisemblable, elle est devenue quasi-vérité historique. L'allusion au vocabulaire baudelairien était légitime, elle est devenue signature.

---

Pour toute remarque concernant cet ouvrage ou pour être tenu informé de nos prochaines publications, écrivez à [supplements@sudouest.fr](mailto:supplements@sudouest.fr)

Édité par la SA de presse et d'édition du Sud-Ouest (SAPESO),  
société anonyme à conseil d'administration au capital de 268 400 €.

Siège social : 23, quai des Queyries, 33094 Bordeaux Cedex. Tél. 05 35 31 31 31.

Président-directeur général : Olivier Gerolami.

Directeur général délégué, directeur de la publication : Patrick Venries.

Réalisation : Agence de développement. Directeur : Francis Dupuy.

Rédactrice en chef adjointe : Marie-Luce Ribot.

Chef de service : Pierre-Emmanuel Cherpentier. Chef de projet : Frédéric Sallet.

Numéro de commission paritaire : CPPAP 0612K. Dépôt légal : à parution.

Nos remerciements à la documentation de « Sud Ouest ».

Photos « Sud Ouest ».

Ce livre a été réalisé à l'aide de [PressBooks.com](http://PressBooks.com)